

sion du pape de se faire ordonner prêtre, et consacra le reste de sa vie à la prédication (1439).

Ferdinand Charles, musicien, philosophe, orateur, professa longtemps les belles-lettres à Paris, se fit aussi ordonner prêtre afin de satisfaire son goût pour la prédication; il mourut à Bourges en 1496, et laissa plusieurs ouvrages en latin très-estimés.

Marguerite de Ravenne acquit tant de connaissance en théologie et en morale qu'elle était souvent recherchée comme arbitre dans les discussions de la plus haute gravité; elle dicta à l'abbé Ferme, chanoine de Saint-Jean de Latran, les règlements de la Congrégation des clercs réguliers, qui plus tard servirent de base à ceux de la compagnie de Jésus (1505).

Correntier (Hermann), l'auteur du premier *Dictionnaire politique et pratique* qui plus tard a inspiré celui de Moréri.

Scheckius, né à Schorndorf (Wurtemberg), professeur de philosophie et de médecine; devenu aveugle, il fut si peu sensible à cette perte qu'il refusa un oculiste célèbre qui offrait de lui faire recouvrer la vue, tant il trouvait que son ardeur pour le travail avait augmenté depuis sa cécité (1587).

Jean Lejeune, né à Poligny en 1592, devint un des prédicateurs les plus célèbres. Il publia des *sermons* où Massillon, comme il l'avoue lui-même, alla puiser des perles pour en orner ses discours.

Castelain, né à Werwick (1555), devint si habile tourneur qu'il fabriqua toutes sortes d'instruments de musique, et même des orgues dont les tuyaux étaient en bois.

Blaise, comte de Payan, ayant perdu la vue étant encore très-jeune, s'adonna à l'étude des mathématiques avec tant de succès qu'il devint un astronome des plus distingués.

Saunderson né à Thurlsto (comté d'York), aveugle de naissance, devint un des grands mathématiciens de son époque; il a laissé plusieurs œuvres, entre autres sa *Méthode de calcul par le sens du toucher* que Montucla a insérée sous le titre d'*Arithmétique palpable* dans le tome premier des *Récréations mathématiques*.

Comiers, né à Embrun, écrivit sur la médecine, les mathématiques, la physique, la controverse, l'astronomie, etc.

Mell Moens (Hollandaise), aveugle de naissance, acquit une

telle instruction qu'elle fut couronnée par plusieurs académies; elle fut également couronnée à Gand pour son *poème sur la bataille de Waterloo*.

Mademoiselle Paradis, de Vienne (Autriche), devenue cantatrice célèbre, vint à Paris en 1784 où sa belle voix la mit bientôt à la mode. Douée d'un grand talent pour la composition, cette virtuose avait trouvé le moyen d'écrire elle-même ce qu'elle composait en traçant les accords sur des cartes piquées, avec des épingles.

L'aveugle des Puisaux avouait parfois qu'il était fort à plaindre d'être privé de la vue et qu'il aurait été tenté de regarder les hommes voyants comme des intelligences supérieures, s'il n'avait éprouvé plusieurs fois *combien ils lui étaient inférieurs à d'autres égards*.

Mais l'aveugle le plus remarquable, et qui a prouvé combien l'esprit peut faire de merveilles sans l'intervention de la vue, même dans les choses où, chez les voyants, ce sens semble jouer le principal rôle, c'est Montal (Claude). Aussi ne pouvons-nous résister au désir de donner quelques détails très-intéressants sur la vie de cet homme célèbre.

Montal (Claude), né en 1800, à la Palisse, devint aveugle à l'âge de cinq ans. Il fut envoyé à l'institution de Paris, où ses progrès furent tels qu'il fut nommé bientôt répétiteur; lié intimement avec son condisciple Tourasse, qui était un bon menuisier, il excella bientôt lui-même dans cet art; les deux jeunes aveugles, confiants dans leur expansive intelligence, conçurent le hardi projet de réparer les pianos de l'école; ils obtinrent un succès complet, et furent ensuite chargés de réparer et d'accorder l'orgue de la chapelle. Montal ne s'arrêta pas là: Dufau, le savant directeur de l'institution de Paris, nous apprend qu'il conçut le projet de conquérir, pour ses compagnons d'infortune, la profession d'accordeur de pianos. Il fit en conséquence une étude approfondie de tous les systèmes relatifs à cet art, qu'il transforma radicalement; car, jusque-là, les accordeurs voyants n'avaient guère procédé que par routine, tandis que Montal se servit de ses connaissances musicales et acoustiques pour concilier dans la pratique les différentes théories. L'institution des jeunes aveugles ne lui offrant pas un théâtre suffisant pour donner essor à ses connaissances, il quitta cet état

blissement en 1830. Mais que de difficultés l'attendaient ! Il ignorait encore combien le talent le plus honorable et le mieux acquis rencontre d'obstacles, même pour être mis à l'essai. Puis comment faire croire aux voyants qu'un aveugle pouvait être un bon accordeur de pianos ? Cependant un professeur du Conservatoire, M. Laurent, voulut, par simple curiosité, essayer le talent de l'aveugle et lui confia deux pianos qu'aucun accordeur n'avait pu maintenir au même ton. Montal réussit à dompter les cordes rebelles aux lois de l'unisson ; et M. Laurent, étonné, ravi, prôna Montal comme le meilleur accordeur de pianos de Paris. A la protection de Laurent se joignit bientôt celle de deux célèbres compositeurs, Zimmermann et Adam ; et sous l'égide de ces deux maîtres si autorisés, Montal acquit bientôt une position honorable, fit des cours publics d'accord de pianos, et publia en 1836 un *traité spécial* sur la matière. Mais Montal, que son intelligence poussait toujours, après avoir conquis la position d'accordeur, voulut avoir celle de facteur. C'est ainsi qu'en 1842, il prenait un brevet d'invention pour divers perfectionnements introduits dans le mécanisme des pianos ; qu'il a été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur ; et, qu'à l'exposition de Londres, il obtenait la médaille d'or.

Les voyants ont peine à comprendre qu'un aveugle puisse seulement mettre en place les pièces si nombreuses et si délicates qui entrent dans la composition d'un piano. Mais on se refuse presque à croire qu'il puisse les fabriquer. Quelle intelligence, quelle perfection dans le toucher pour atteindre un pareil résultat !...

Painçon, célèbre mathématicien, et surnommé le Saunderson du dix-neuvième siècle.

Fournier, élève de Painçon, devenu géographe habile et savant dans le calcul, acquit une surprenante aptitude en calligraphie. Haüy raconte que peu de personnes ont poussé l'écriture à un plus haut point de perfection.

Mademoiselle Osmond, fille de madame Minette du Théâtre-Français, s'occupa beaucoup de littérature, devint habile musicienne, et ce qu'il y a d'étonnant, elle aidait beaucoup sa mère à apprendre ses rôles. Mademoiselle Mars la voyait souvent ; et c'est en étudiant cette jeune et si intéressante aveugle,

qu'elle parvint à jouer, avec une si rare perfection et tant de naturel, le rôle de *Valérie*, dans lequel elle eut un si grand succès. Aussi mademoiselle Mars envoyait-elle un jour à Sophie Osmond, un riche bracelet, avec cette inscription : *Valérie à Sophie*.

Madame Virnot, de Lille, qui acquit en peu de temps des connaissances très-étendues en littérature, en histoire et en philosophie.

Mirza Rezi, prince indien, né aveugle, vivait dans un palais écarté d'Ispahan, où il acquit une instruction très-étendue. Ce merveilleux aveugle, dit Chardin, compte et calcule tous les mouvements célestes, et fait les règles des trois équations aussi justes que le plus grand astronome de l'Europe. En outre, Mirza aime passionnément les montres ; il démonte et remonte les plus petites pièces, même quand elles sont mêlées, avec la plus grande facilité.

Klinhaus, devenu aveugle à l'âge de cinq ans, devint un statuaire fort célèbre. Élève du statuaire Nissl, de Fugon, il a laissé plus de quatre cents statues du Christ. Deux mois seulement avant sa mort il avait achevé un buste très-remarquable de l'empereur d'Autriche François-Joseph.

A côté de Klinhaus nous pouvons placer un jeune sculpteur français de Paris, M. Vidal, âgé de quarante-cinq ans environ, ayant perdu complètement la vue à quinze ans, exécute des groupes d'animaux d'une rare perfection. Nous avons visité son atelier, rue d'Enfer ; et en admirant certains sujets, entre autres une lionne déjà coulée en bronze et un groupe cynégétique, on se demande comment les mains seules, sans le secours de la vue, ont pu ménager une si grande pureté dans les proportions et dans la pose de l'homme, du chien et du lièvre si remarquablement saisis.

Georges V, roi de Hanovre, monta sur le trône atteint de cécité et s'est fait remarquer par une des plus vastes éruditions, la connaissance de six langues différentes, et surtout par des qualités de cœur, une aménité de caractère, et un jugement exquis, que complètent, chez ce roi modèle, les dons de l'esprit et les trésors de l'étude.

Augustin Thierry, ce bénédictin moderne, qui, malgré sa cécité, a produit des travaux si remarquables et si nombreux,

répondait à une question qui lui fut adressée sur sa malheureuse position, par ces paroles remarquables : « Si j'avais à recommencer ma route, dit-il, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant, sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspecté : *Il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science* (1). »

Enfin, nous terminerons cette intéressante biographie, qu'il eût été facile de rendre plus nombreuse, par dire quelques mots de cet aveugle si remarquable, qui depuis la fondation du gouvernement belge, a fait la gloire de son pays. Qui n'a entendu parler de Rodenbach, de cet homme, qui, malgré sa cécité presque de naissance, acquit une instruction des plus variées et des plus solides. Rodenbach, après avoir déjà publié plusieurs ouvrages didactiques sur les sourds-muets et sur les aveugles, tourna son intelligence du côté de la politique, et prépara par la publication d'un journal en 1828, les esprits belges à la révolution de 1830, à laquelle il prit une part des plus actives, comme chef de parti investi d'une très-grande confiance. Député à l'Assemblée nationale belge depuis 1831, Rodenbach s'y est fait toujours remarquer par la justesse de son jugement, par son talent oratoire et par un patriotisme des mieux entendus. C'est bien en parcourant les travaux politiques et littéraires de cet homme célèbre qu'on peut dire : *Studieux, attentif, réfléchi et profond comme un aveugle.*

On voit par ce qui précède, que l'aveugle est communicatif et sociable, enclin de bonne heure à la méditation et en général doué d'une mémoire prodigieuse. Cette précieuse qualité a été, comme nous l'avons déjà dit, très-bien appréciée au Japon, en confiant à une congrégation d'aveugles-nés, qui se la transmettent d'âge en âge, la garde des traditions historiques du pays.

Au point de vue du sujet que nous traitons, nous ne pouvons mieux faire l'éloge de cet homme si extraordinaire, qu'en proclamant le livre si curieux et si éminemment philosophique des *Aveugles et des Sourds-muets* dans lequel nous avons puisé

(1) Augustin Thierry, *Dix années d'Études historiques*, Paris, in-8.

la plupart des renseignements biographiques qu'on vient de lire.

En parcourant la liste des sourds-muets, même des sourds qui avaient perdu l'ouïe quelques années après la naissance, on n'en trouve aucun qui ait montré des dispositions prononcées pour les sciences abstraites et transcendantes. Quelques-uns cependant témoignent d'une aptitude peu ordinaire pour la sculpture, la peinture, la gravure, la lithographie et la typographie; mais ce sont là des arts de reproduction qui n'exigent pas de grands efforts de la pensée. Nous connaissons quelques élèves qu'on avait montrés comme des prodiges d'intelligence, lesquels employés dans diverses administrations, n'ont abouti qu'à devenir de bons ou de passables copistes.

Voici comment Puybonnieux, professeur parlant à l'institution de Paris, manifeste son opinion sur les élèves au milieu desquels il vivait et qu'il cherchait à instruire avec tant de sollicitude :

« L'imitation est partout dans les travaux des sourds-muets : on dirait que le génie de la création a disparu avec la faculté d'entendre et que la nature, en leur donnant la possibilité de mesurer les formes avec une rigoureuse précision, n'a pas voulu leur permettre, à eux, de servir de modèle en quoi que ce soit. »

Plus loin, le même auteur ajoute : « Le sourd-muet, quoi qu'on fasse, sera toujours sourd-muet. Il manque d'un sens, de celui que nous croyons le plus favorable au développement des idées : la principale porte que Dieu ait ouverte à l'âme pour se mettre en rapport avec les objets extérieurs est fermée, et si parfait que soit le système à l'aide duquel on a remplacé l'oreille par les yeux, la substitution ne sera jamais assez complète pour que les traces de l'infirmité originelle disparaissent : elles resteront gravées au moral en traits non moins ineffaçables qu'au physique (1). »

Les sourds-muets comptent pourtant quelques hommes d'une intelligence rare, tels que M. Berthier, ancien professeur à l'Institution de Paris, bien connu par ses productions littéraires; Pelissier, également professeur, dont les poésies

(1) Puybonnieux, *Mutisme et Surdité*, p. 349 et 363.

lui ont valu plusieurs prix. Un poète sourd-muet paraît d'autant plus surprenant qu'il est privé du sens principal pour mesurer le rythme et apprécier l'euphonie. A côté de ces deux hommes aussi remarquables par l'aménité de leur caractère que par la hauteur de leurs idées, on peut citer avec éloge les sourds-muets Clerc, Massieu, et quelques autres. Mais, comme nous le disions tout à l'heure, aucun sourd-muet ne s'est fait remarquer par une aptitude spéciale pour les sciences abstraites.

En lisant, au contraire, la biographie des aveugles qui avaient eu le bonheur de recevoir de l'instruction, on voit qu'ils se sont adonnés à un genre d'études en rapport avec leur aptitude, et que tous ont trouvé dans cette culture intellectuelle de tels attraits, qu'ils ont fini peu à peu, sinon par oublier, du moins par s'habituer à la perte d'un sens qui leur procurait, disent-ils, beaucoup plus de distraction que de vrai savoir. C'est que le sens de l'ouïe ne peut pas exercer sur celui de la vue une influence aussi grande que celui de la vision sur celui de l'audition; car si désireux que soit l'aveugle de voir ce qu'il entend, cela ne peut être comparé au désir du sourd d'entendre ce qu'il voit. C'est là une observation qui résulte des nombreuses comparaisons que nous avons été à même de faire sur un bon nombre de sourds et d'aveugles également intelligents.

Tout le monde dit cependant qu'il vaut mieux être sourd qu'aveugle. Cela est vrai, parce que celui qui conserve la vue peut se suffire plus facilement et se passer physiquement du secours des autres : mais cela ne détruit en rien la condition morale qui accompagne ces deux infirmités. C'est donc dans cette différence de sensations que nous trouvons l'explication de la gaieté que conservent les aveugles, qui entendent, dans leurs relations intimes, et de la tristesse mélancolique dans laquelle ne tardent pas à tomber les sourds qui ont conservé la faculté d'y voir. Le sourd, fatigué de ne pouvoir entendre ce qui se fait ou se dit autour de lui, s'éloigne peu à peu de la société, et finit par ne trouver quelques jouissances que dans la solitude; tandis que l'aveugle, ne vivant que par les charmes de la conversation et de cette admirable harmonie que la parole répand entre tous les êtres parlants, trouve un bonheur ineffable là où le sourd ne rencontre que de l'ennui.

Un fait constant qui mérite d'être pris en sérieuse considération, c'est que la solitude, cette grande instigatrice du travail, développe l'intelligence et décuple l'aptitude intellectuelle chez l'aveugle qui entend, tandis que l'isolement affaiblit peu à peu, en les abrutissant souvent, les facultés du sourd qui y voit.

Voici encore quelques réflexions d'un homme qui avait entendu jusqu'à l'âge de dix-huit ans et devenu presque complètement sourd :

« La surdité est une des infirmités qui portent le plus l'homme à la misanthropie.

« Pour ma part j'ai éprouvé, quoique encore jeune, bien des maux dans ma vie, et jamais je n'avais ressenti une aussi grande indifférence pour le malheur des autres.

« C'est à la surdité qu'il faut aussi attribuer cette disposition de l'âme, car dans les moments où l'ouïe me revient, mes sentiments de rocher s'éteignent bien vite, et la sensibilité inhérente au cœur de l'homme se fait sentir instantanément.

« Le sourd s'éloigne de la société, mais il enrage; car cet éloignement n'est pas volontaire; il est sans but, il est oisif. L'être qui entend n'est jamais seul; si petite que soit la sensation du moindre bruit, l'ouïe dans son état normal n'en perçoit pas moins quelque son; dans les bois, le feuillage des arbres lui remue doucement les nerfs, le vent siffle une mélodie à ses oreilles, mélodie qu'il est libre d'interpréter à sa guise. S'il chante, l'écho lui répond; le bruit lointain d'une rivière lui fait entendre un murmure doux et continu, l'insecte bourdonne, l'oiseau gazouille, toutes ces sensations lui font éprouver un charme indéfinissable.

« Le sourd, ennuyé de ce silence continu, se fatigue là où d'autres trouvent du plaisir; il quittera le bois pour aller dans des lieux où les yeux lui procureront des distractions que l'ouïe lui refuse. . . »

Si le sourd rencontre des jouissances assez grandes dans la contemplation des objets qui l'environnent, l'aveugle qui entend en trouve de plus vraies, et surtout de plus durables, quoique bien plus restreintes, dans les impressions qui lui viennent des sens intimes. Les premières sont susceptibles de s'émousser, et s'émoussent en effet avec l'âge; tandis que les secondes

vont toujours en augmentant à mesure que l'homme est condamné à rester dans le cercle borné de ses parents ou de ses amis. On peut dire que le sourd qui y voit, vit plus par les sens de relation, tandis que l'aveugle qui entend trouve l'aliment vital dans les sensations qui siègent au cœur et qui parlent de l'esprit.

Nullement détourné par les impressions du sens de la vue qui apporte avec lui des distractions des plus vives, des plus nombreuses et des plus continues, son attention se concentrera sur celles que l'ouïe lui permet de recueillir, et cela avec une énergie que nous avons peine à concevoir ; d'où il serait peut-être permis de tirer cette conclusion que la vue, malgré les immenses services qu'elle rend à l'intelligence, sert plus spécialement les penchants instinctifs ; tandis que l'ouïe, tout en secondant fréquemment les instincts, est plus intimement liée avec les facultés intellectuelles.

On pourrait peut-être trouver des preuves à cette proposition en étudiant le rôle que remplissent les sens de la vue et de l'ouïe dans les diverses conditions où se trouve l'homme. Il ne serait peut-être pas difficile de démontrer que plus l'homme s'éloigne de l'état de civilisation et se rapproche de l'état sauvage, plus il se sert de la vue pour seconder ses besoins matériels ; tandis que l'homme civilisé et instruit, dont les relations incessantes exigent l'emploi de la parole pour les entretenir, se sert plus particulièrement de la faculté d'entendre. Ne voit-on pas d'ailleurs chez les animaux la délicatesse de la vue être en raison de leurs instincts féroces ? Tous les carnassiers, quel que soit le genre auquel ils appartiennent, passent pour avoir une subtilité et une portée dans ce sens qui sont toujours en rapport avec le degré de voracité de l'animal ; l'ouïe chez ces animaux joue constamment un rôle secondaire et plus modeste ; car elle se borne presque toujours à tenir l'animal sur ses gardes, et à lui faire éviter un danger dont il est ou se croit menacé.

Lors de la visite de l'Empereur du Brésil à l'Institution des sourds-muets de Paris (1872), l'une des dames d'honneur de l'Impératrice racontait ce fait à l'abbé Lambert, le digne et savant aumônier de cet établissement : « Il y a quelques années, je me trouvai en présence d'un aveugle, et lui demandai

pourquoi l'aveugle en général était toujours gai quand on l'abordait, tandis que le sourd-muet au contraire était triste ? Voici ce qu'il me répondit : « Madame, la raison en est bien simple et naturelle ; c'est que lorsque vous venez à l'aveugle pour causer avec lui, vous lui apportez la joie, en lui faisant un instant oublier son infirmité ; tandis que lorsque vous abordez le sourd-muet, vous lui apportez la tristesse, en lui rappelant ainsi qu'il est infirme, puisqu'il ne peut ni vous entendre, ni vous parler. »

Vaut-il mieux être sourd-muet qu'aveugle ? — Il y a quelques années, dit l'abbé Lambert, j'avais prêché la retraite pascale à l'Institution des jeunes aveugles de Paris. Après la retraite, je prenais ma récréation au milieu des élèves ; or, parmi ces jeunes aveugles j'en avais remarqué un entre autres qui me paraissait fort intelligent, et je lui dis : « Mon cher ami, à part tout amour-propre, qui fait que l'aveugle se préfère au sourd-muet, et que le sourd-muet se préfère à l'aveugle, veuillez me dire franchement ce que vous pensez de ceci : Vaut-il mieux être sourd-muet qu'aveugle ? — Voici sa réponse qui m'a paru fort sage : Si on est riche, mieux vaut être aveugle, parce que, par le bienfait de l'instruction et de la conversation, on est plus en rapport avec les hommes et l'on peut mieux jouir ainsi des charmes de la société. — Au contraire, si on est pauvre, mieux vaut être sourd-muet, parce que le sourd-muet peut gagner plus facilement sa vie que l'aveugle (1). »

CHAPITRE XV.

HYGIÈNE DES OREILLES.

Bien que dans le courant de ce livre nous ayons indiqué les précautions à prendre pour prévenir le retour ou l'inva-

(1) Cette réponse confirme, en quelques mots, les idées que nous avons émises, depuis bien des années, sur l'éducation des sourds-muets.